

Perdu dans ses pensées, Pierre accrocha son regard aux filaments de soie savamment agencés qu'une araignée violoniste achevait d'ourdir en toute quiétude sur le calque d'un rai de lumière dorée, dans l'ardeur cadencée d'un immémorial ouvrage. Il s'attarda avec tendresse sur cette perfection et frissonna néanmoins. N'était-elle pas cette « tueuse » qui défrayait la chronique de *La Provence* il y a quelques jours ? La nature l'apaisait, l'enracinait, l'émerveillait et lui redonnait les forces et le calme dont il se délestait par ailleurs, aspirés la plupart du temps dans une tornade de pensées, une cocotte-minute prête à exploser, une menaçante combustion toxique. La chaleur du mois d'août était suffocante dans la cabane. Il préféra ne pas regarder le thermomètre. De toute façon il s'en fichait, il aimait ça, crever de chaud. Qui aurait pu supporter cette touffeur, excepté lui avec ses désirs d'Afrique viscéralement ancrés dans le tréfonds de ses entrailles. Une dizaine de mouches bourdonnantes, assommantes, finirent par l'agacer. Il réussit à en dégommer quelques-unes d'un revers de main efficace et reprit le fil, décousu, de sa réflexion. Une guêpe excitée se fourvoya dans un bocal de confiture de pommes, dont le fond recelait quelques pépites de cristaux translucides croquants comme des bonbons, et lui révéla dans cet affolement son propre désarroi.

La pression atmosphérique était à la hauteur de celle qu'il devait affronter chaque jour, le harcèlement assidu de sa banquière, tout comme ses propres questionnements, redoutables car imprévisibles et angoissants. Son imagination féconde le conduisait souvent à tombeau ouvert vers un épuisement psychique et les limites de sa raison. Sans le discerner nettement, il vivait cet après-midi-là à l'unisson de l'atmosphère environnante. Sa nervosité et sa rage intériorisées se faisaient l'écho d'un orage nourri depuis quelques heures, grondant et s'amplifiant comme les basses assourdissantes et farouches de ces bagnoles qui foncent vers la ville passé minuit, qui éclata enfin, nettoyant de concert le ciel et ses propres tourments.

« *Quelle drache !! Pourvu que ça tienne, j'ai toujours la trouille dans cet habitat précaire, le feu l'hiver, l'inondation l'été.* » Le gros chat roux qui avait fait profil bas et désintéressé devant les exaspérations d'une saison détraquée depuis les restes d'une savoureuse côtelette, se redressa, s'étira mollement l'échine, hérissa son poil gras et se mit à discuter, usant d'une gamme surprenante de tonalités qui faisaient sa réputation de chat papoteur. Lorsque Pierre fixait les mystérieuses pupilles de son matou, il lui semblait que celui-ci l'embobinait, le menait par le bout de la truffe. Il lui attribuait une sagesse bouddhiste, une omnipotence d'archidiacre, des connexions avec de spirituels égrégores, voire même la prescience des lois de l'univers. Pris en flagrant délit d'anthropomorphisme, il avait cru par instants être observé en coulisse par sa gueule d'ange à l'espiègle sourire de travers.

Antoine, un artiste acrobate prisé dans la discipline du mât chinois, qui lui avait été présenté au festival d'Alba la Romaine, se souvint, pour avoir passé ce soir-là une soirée très joyeuse à sa table, que cet homme d'élégante allure, qu'une femme qualifierait sans doute de beau brun ténébreux, ponctuait souvent sa discussion, avec une emphase teintée d'humour, de tirades théâtrales qui le poursuivaient, semblait-il, bien longtemps après avoir quitté les plateaux de théâtre sur lesquels il faisait régisseur (c'est le verbe qu'il employait). La dernière pièce sur laquelle il avait travaillé l'envoûtait littéralement et dès que son auditoire lui semblait acquis, il déclamait à l'envi, de sa voix vibrante de ténor, chaude et forte, un florilège de ses tragiques monologues. Il semblait tout simplement ravi de faire partager l'émotion qu'il avait ressentie à chaque spectacle, aux premières surtout. « *La vie est un théâtre et mon théâtre à moi a disparu.* » « *Et comme à la première guerre ce n'est la faute de personne et à la deuxième guerre non plus, la troisième guerre est juste de ma faute et ma faute est visible de partout.* »

Au cours de ce repas pris en extérieur, au cœur de la fête, Antoine resta époustoufflé, ébahi, merveilleusement étonné, devant ce personnage original, cette forte personnalité, qui lui fit singulièrement penser à son héros favori Corto Maltese, de découvrir un homme aussi ouvert, communicatif, riche de son métier et de son expérience, exalté par ses rencontres, ses nombreux voyages et ses passions dont la spéléo, prompt à raconter, expliquer, transmettre sans réserve ses connaissances, se mettant en valeur avec aisance, naturel et brio. Il observa

avec stupéfaction la façon dont sa présence attirait, tel un magnétisme, toutes sortes de gens très différents, de tous âges confondus. Bien qu'il parût maîtriser l'art de la séduction et en jouer, il se montra authentique, crédible et sans prétention. Un être fier et droit, qui se distingue, brille au-dessus du lot tel un soleil, un astre. Il se donnait tout entier, exprimant tout ce qu'il pensait et ressentait. Il semblait porter sur lui-même un regard franc, direct, sans tabous. Un peu "délirant", il plaisait, troublait ostensiblement les femmes et inspirait cependant confiance et respect. Il aurait pu le trouver égocentrique et n'aurait certainement pas pardonné à un autre le centième de l'assurance et de la généreuse spontanéité qu'il déploya, l'espace dont il s'empara en quelques rires voraces mais il se dégageait de sa personne un grand humanisme, une magnifique énergie et de telles qualités de cœur et d'intelligence qu'on se sentait d'emblée conquis par son charme irrésistible. Il semblait alors aisé de s'abandonner à son éloquence et recevoir humblement son rayonnement et la joie de son âme d'enfant. Ils avaient refait le monde jusqu'à 4h du matin, il fallait bien prendre un peu de repos, cela faisait des heures qu'ils discouaient. Lui demeura infatigable, d'une résistance quasi surnaturelle.

Lorsqu'ils se revirent quelques mois plus tard, Antoine s'attrista de voir que Pierre avait échangé son costume de seigneur de céans pour une indigente et grisâtre défroque, sa verve légendaire et créative pour un prêt-à-parler sans saveur, lourd comme une tonne de béton armé, ponctué de dérangeantes plages de silence. Le triste karaoké d'un refrain usé revenait en boucle aux oreilles de ses fidèles et seule une écoute attentive et particulièrement dévouée aurait pu déceler un détail supplémentaire, un indice prometteur de rémission. Les dîners qui s'éternisaient, sans gagner avec l'heure tardive la moindre légèreté, tout comme ces nuits de canicule qui n'apportent aucune fraîcheur, prenaient des allures de pensum. Les whisky ou les « Corcovado » qu'il éclusait sans modération épaississaient sa voix et dans un effet tragico-mique, en ralentissaient le débit. Autour de lui, des sourires empruntés trahissaient des pensées faciles à déchiffrer, comme une légitime exacerbation. Leurs oreilles faisaient-elles seulement office de réceptacle ?

Pierre savait pertinemment qu'il devait laisser souffler ses meilleurs potes, accorder un répit à leur adorable mansuétude, ne pas les lasser avec son histoire ressassée. Bien qu'ils soient nombreux et fidèles il en avait pour ainsi dire fait le tour. Il ne voyait pas par quel moyen il pourrait bien s'extraire de l'ornière de ses problèmes et parler d'autre chose car, malgré leur bienveillante écoute ou leurs conseils avisés, il se comparait prosaïquement au serpent qui se mord continuellement la queue. Il fallait qu'il se reprenne, qu'il redevienne l'homme fier et joyeusement disert qu'il avait toujours été. Ouroboros ou le cycle éternel de la nature ! Plus tard, lorsqu'il s'intéresserait davantage à la mythologie et au symbolisme, il serait surpris d'apprendre les significations de cette image, étonnamment communes aux cultures du monde entier.

Dans l'air délicieusement rafraîchi, humidifié, de précieuses perles d'eau glissèrent le long des feuilles de roseaux et restèrent suspendues, comme gonflées de plaisir dans un prisme chatoyant. Les trilles d'un rossignol l'enchantèrent et lui rappelèrent un conte d'Andersen dont sa fille Louise raffolait lorsqu'elle était petite « Le rossignol et l'empereur de Chine ». Elles étaient jadis réputées calmer la douleur, accélérer les guérisons et adoucir la mort. Un trouble métaphysique le précipita subrepticement dans le vide quelques secondes.

Dans un ciel à nouveau découvert, il observa de blanches aigrettes garzette tirer de longs bords sur les rives du fleuve où nichait sa cabane en bois de cèdre. C'était là tout à la fois son enfer à présent et son paradis, dans cet endroit d'apparence sauvage qui fait penser à la Guyane tant la nature y est exubérante et luxuriante, là où le Rhône prend de l'ampleur et une allure majestueuse. Le mistral soufflait quasiment chaque jour et saupoudrait l'air d'une authentique odeur de sable marin, un souvenir olfactif essentiel de son enfance.

*« Un été pourri pour les uns, bénéfique pour les autres, qui évitera la sécheresse. Si vert ! Jamais on n'a vu ça ici ! Chaque été, c'est sécos de chez sécos. Faut que je répare la moto et que je cueille les abricots. Tant de choses à faire et moi qui assure pas une cacahuète ! »*

Un scénario identique se profilait à chaque retour de tournée. « *Je suis fracassé !!* » parvenait-il à prononcer, le visage défait et amaigri, des pattes d'oie nouvellement formées empâtant le dessin effilé de ses yeux, avant de s'écrouler sur son lit et s'endormir illico. Un crépuscule sublime maquillé d'ombres pourpre, mauve, bleu ciel et rose se dessina sur la campagne environnante, au-dessus du bourg et jusque derrière les collines devenues sombres. Pas étonnant qu'un Mystic Angel sillonne la région en quête du cliché le plus divin.

Il allait commencer à attendre. En bonne compagnie. La verticalité de Roberto Juarroz et l'intranquillité de Fernando Pessoa veilleraient et guetteraient avec lui. « *Allez hop ! les ponts ! Allez hop ! les trains ! Allez donc ! les hôtels à l'heure du dîner ! Allez hop ! tout le passé dans le présent ! Allez tout l'avenir déjà en nous ! Hop là ! Allez hop ! Allez hop ! Allez hop !* ». Si le vent soufflait du sud, il les entendrait s'engouffrer dans la vallée depuis la Cité du barrage comme des dragons de feu. Avec un flegme incohérent, il fixa le tremblement perceptible de ses mains, puis celui de ses bras et de ses épaules, qui telle une onde s'étendit à la tête qui se mit à osciller involontairement et régulièrement. Après quelques recherches sur ce symptôme bizarre, il avait cessé de s'inquiéter et acceptait cette fragilité momentanée.

Chaque nuit il se préparait à un étrange rendez-vous, à la fois fébrile et patient, dans un temps suspendu et critique mais un temps de répit encore, comme on attend un verdict. « *Cette nuit, peut-être ... je comprendrai.* » Cette foutue sangle de malheur allait peut-être enfin se desserrer ou bien alors, qu'elle l'étouffe, bon sang ! Une bonne fois pour toutes. Il cesserait de divaguer, de ravalier douloureusement des larmes amères. Il aurait enfin une réponse à cette horde de pourquoi ! La sueur détrempeait son col de chemise et dégoulinait le long de son dos. Des réminiscences lugubres d'événements vécus, de films, s'invitèrent dans son esprit survolté. Pour un peu il aurait entendu une sarabande sur le toit et la tôle crépiter sous les assauts d'une kyrielle de cailloux. Il était à l'affût du signal qui le ferait émerger de cette saumure dans laquelle il pataugeait copieusement. Malgré les va-et-vient incessants tout au long de l'année à travers la France et à l'étranger, il redoutait de retrouver à son retour, inchangé, immobile, lui faisant face comme un affront, le désastre de sa vie arrêtée, la désintégration de ses projets en plein vol.

Comme une concrétion, le passage nocturne des convois de fret avait sédimenté la masse compacte, impénétrable de ses souvenirs et agissait comme une vision poétique, préludait à une délivrance, un exorcisme, à son insu comme une prière. A 2h42 le chef de file des monstres rédempteurs déboulait dans la vallée comme un torrent, le souffle d'une avalanche, une panacée infaillible pour redonner à Pierre des idées claires. Il agissait, en moindre mal, comme un électrochoc. Il fallait que ça crache, que ça déboulonne, que ça secoue sous son crâne ! Une méthode énergique pour remettre les pendules à l'heure, analyser les faits, les événements, une sorte de psychanalyse perso menée tambour battant avec ses généraux, son surmoi et son inconscient farceur déboussolé. Il libéra son effervescence en un cri qu'il entendit vibrer longtemps, pendant des kilomètres à vol d'oiseau. « *Un chien qui aboie dans la nuit, voilà ce que je suis devenu, pareil à ces monstres de fer qui vocifèrent, injurient le silence, ces choses hurlantes, patibulaires, symboles irréfragables du destin, du grand passage.* » « *Même pas mort !* » Mince comme une liane, les muscles longs et saillants d'un grimpeur, il en avait vu d'autres et combien de périlleuses étroitures ! Les sensations physiques l'obligeaient à se recentrer, se sentir vivant « *On n'a pas fini de rire !* » grinçait-il souvent entre ses dents comme une harangue, une exhortation, un défi au monde, lui sans dieu ni maître. Le ton sarcastique qu'il imprimait à ces mots sonnait comme un glas. « *Initiatique !* » s'exclama-t-il un jour dans un sursaut d'énergie et de plaisir enfantin, un éclair de folie dans l'amande de ses yeux sombres. Jusqu'à l'aube en proie avec ses démons, ses errances dans les creux et les replis de son être, il se sentait cependant protégé par l'immunité que la nuit lui conférait.

Sa fascination pour les trains était apparue lors d'un voyage à Antibes avec sa mère et son frère. Il avait trois ans, son frère six mois. Lorsque le train emballé à pleine vitesse avait freiné brusquement, déchirant la nuit d'une longue plainte stridente et suraiguë, il avait ressenti une peur inouïe, suivie d'une curieuse jubilation. Allongé sur la couchette du haut il avait vu sa

mère en colère repousser les avances vulgaires et insistantes d'un homme dans le couloir, fermer furieusement le compartiment et, dans cet énervement qui s'avéra fatidique et funeste, tirer vigoureusement sur la sonnette d'alarme placée en haut à gauche de la porte, à quelques centimètres de la poignée du store qu'elle croyait dérouler. Il revit les yeux écarquillés de sa mère, bouché bée, interloquée, livide lorsque le train s'immobilisa. Elle venait de réaliser la gravité de son geste désordonné et telle une condamnée, attendait sa punition.

« *N'importe nawak ce coup de fil !* » Le faux numéro qu'il venait de composer l'avait amené à communiquer avec une inconnue. Cet intermède gentillet l'avait amusé et fait diversion un moment, tout était bon à prendre. Telle une brise caressante, un alizé, il se laissa un instant emporter par le rêve, une voix douce et suave qui s'attardait avec l'envie évidente de bavarder, de faire connaissance. Au premier abord charmé, il eut rapidement le désir de s'en débarrasser, quitte à lui raccrocher au nez avec impolitesse tant il se sentit en porte-à-faux dans ce dialogue ambigu, intangible, sans substance. La jeune femme entendit son malaise et conclut la conversation dans un subtil gloussement « ... *N'hésitez pas à m'appeler si le cœur vous en dit !* » Pour sûr qu'il lui en disait, son cœur resté sans voix depuis trop longtemps. Son cœur tout flétri, chiffonné, mâchouillé comme un doudou jusqu'à en devenir malodorant, faisait fuir toutes les bonnes volontés qui se présentaient à la ronde, animées des meilleures intentions ou même d'un cul superbe.

Que se passait-il, là ? De son poing fermé il frappa sèchement, comme sur la grosse calebasse d'une kora, sa poitrine transformée pour l'occasion en caisse de résonance. Il se rendait compte qu'il était devenu dur, tranchant. La moindre remarque qui le touchait profondément déchaînait ses foudres en de cinglantes et acerbes répliques, que contrebalançaient une sensibilité à fleur de peau, une fragilité insoutenable. Il était fou de douleur depuis ce jour où elle était partie sans plus donner de nouvelles, après sept ans de vie commune et des projets à venir, un enfant, une maison dont il avait réalisé les fondations, ramenant à elle toute la couverture en plein mois de février. « *Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir...* ». Cette phrase sensée stimuler son courage tournoyait dans sa tête, comme une chanson de Francis Cabrel, qu'il écoutait souvent « ... *les gens absents, c'est bien ça l'ennuyeux, ils tournent tout le temps, là devant nos yeux* ». C'était si vrai. Soumis à une tyrannie infernale, il ne pensait plus qu'à elle. Elle disparue, jouant la morte, les passe-murailles, tout le reste avait disparu, le laissant désemparé, frileux, dans une béance abominable, abandonné dans le lieu le plus exigu, le plus claustro, le plus effroyable qui soit, la prison de son mental, une introspection labyrinthique qui lui était occulte, lui d'ordinaire si volubile et extraverti. Il l'avait cherchée partout sans relâche, remué, secoué hardiment le tissu de ses relations pendant deux ans, en vain.

« *Dure, rude* », ces deux mots qui scandaient sa vie voulaient bien dire la même chose, qu'elle était devenue une toile émeri abrasive, son passé récent une démangeaison, ses états d'âme exaspérés une maladie de peau, un zona incurable. Il décida de se défaire d'une vieille dépouille élimée, de laisser filer ces trains du diable. Il les laisserait filer loin, bien loin de la Cité du Barrage.

On toqua timidement à la porte de bois branlante, épluchée verticalement par le vent et les pluies, dont le grammage s'apparentait, sans vouloir exagérer, à celui d'une carte bristol. « *Salut Pierre ! Je t'ai apporté des œufs frais, je me souviens que tu les adores coque le matin. Bien dormi ?* » Un sourire de douce gratitude envers la vie diffusa sur son visage un éclat radieux de jeunesse, d'ingénuité qu'Isabelle ne manqua pas de remarquer discrètement et dont elle se réjouit. Elle avait pris de la distance depuis quelque temps mais pas sans s'inquiéter sérieusement pour lui.

Il embrassa l'horizon d'un regard, vif, aigu, lucide, comme il aurait étreint une personne chère revenue d'un long voyage ou d'un trop long silence. Il reprenait possession de son corps, de sensations enfouies, presque oubliées. Il se vit être de lumière, touché par une grâce indicible, une illumination, profondément ému, respirant à pleins poumons, des idées inédites fleurissant dans l'espace infini de son esprit. Il se vit aigle aux pennes déployées planant au-dessus de la condition humaine, il se vit libéré de ses chaînes de souffrance, il se vit renaître. Il s'entendit répondre « *oui, bien dormi* ».